

# Le Général de Montesquiou et le Colonel de Weiss

Autor(en): **Delhorbe, Cécile-R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **7 (1957)**

Heft 2

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-79175>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LE GÉNÉRAL DE MONTESQUIOU ET LE COLONEL DE WEISS

Par CÉCILE-R. DELHORBE

Les quatre lettres que voici ont été écrites par le général marquis de Montesquiou-Fezensac<sup>1</sup>, émigré en Suisse pendant trois ans, au colonel Rodolphe de Weiss, bailli de Moudon. Elles appartiennent à Madame Gabriel de Weiss, qui a bien voulu m'autoriser à les publier.

Ces lettres sont plus intéressantes encore par ce qu'elles suggèrent que par ce qu'elles disent.

D'une part, l'ami commun dont il est question est Dumouriez<sup>2</sup>. Or, si plusieurs ouvrages français affirment que ce général a passé les derniers mois de 1793 caché chez le bailli de Moudon à écrire ses «Mémoires», nous n'avons encore aucune preuve, en Suisse, que la consigne officielle des autorités bernoises (Frisching assurait Barthélemy que Dumouriez ne serait jamais toléré dans les Cantons!) eût été violée par un de ceux qui étaient chargés de la faire exécuter. Certes, les lettres de Montesquiou ne constituent pas une preuve, mais elles sont un indice de plus<sup>3</sup>.

D'autre part, comme Dumouriez était orléaniste, Montesquiou orléaniste également, et que nous savons, par le *Louis-Philippe* de Raymond Recouly, qu'ils ont correspondu pendant le séjour en Suisse de leur «prétendant», leurs relations cordiales avec Rodolphe de Weiss montrent de quel parti étaient les amis de Paris avec lesquels le bailli de Moudon a mené, pour sa patrie, des négociations mystérieuses. Celles-ci le resteront peut-être longtemps encore, hélas! Car nous sommes encore plus mal renseignés sur les partisans du futur Louis-Philippe de 1794 à 1797 que sur ceux de son père entre 1788 et 1793.

---

<sup>1</sup> Anne-Pierre de Montesquiou-Fezensac (1741 – 1798). Membre de l'Académie française. Constituant. Auteur de nombreux rapports financiers qui ont été imprimés. Général commandant en chef de l'armée du Midi en 1792, mandé à la barre de la Convention où ses négociations avec Genève avaient été blâmées, il se réfugia en Suisse le 13 novembre. Il ne rentra en France qu'en 1795.

<sup>2</sup> Charles-François Duperrier du Mouriez (1739 – 1823), dont le rôle en 1792 est noté dans tous les manuels d'histoire. Général commandant en chef de l'armée du Nord, «vainqueur de Valmy et de Jemmapes», il déserta en avril 1793 et ne rentra jamais en France.

<sup>3</sup> Un autre indice, mais qui se rapporte à un séjour postérieur de Dumouriez à Lucens, m'est signalé par M. Louis Junod. C'est une lettre de Desportes au Comité de Salut Public du 2 prairial an III (21 mai 1795), qui dit entre autres: «Une lettre particulière... me mande, à la date du 20 mai, que M. Dehardenberg doit supposer un voyage de plaisir vers Moudon pour conférer secrètement avec Dumouriez...» (Paris, Archives Nationales, AF III 67, dossier 274, plaq. 1).

Bremgarten, 20 mars 1795

Monsieur le Baillif,

Je me flattais toujours que j'aurais l'honneur de recevoir de vos nouvelles. Notre ami des environs de Hambourg, inquiet de n'en pas avoir, m'a écrit pour m'en demander. Il m'a aussi mandé qu'il vous avait adressé ses nouveaux mémoires et que, dans votre paquet, il avait mis un exemplaire pour moi. Je voudrais lui répondre et l'assurer que vous vous portez bien. J'ai donc un double motif pour désirer que vous ayez la bonté de m'en assurer vous-même. Je vous prie instamment de me mettre en état de lui faire ce plaisir.

Je vous demandais dans ma dernière lettre<sup>4</sup> vos conseils sur le silence de Fréron qui, probablement, ne vous a pas répondu plus qu'à moi et qui a gardé le silence le plus absolu sur ma lettre<sup>5</sup>. Il m'importerait cependant beaucoup que cette atroce calomnie fût relevée. Quoique ce qui vous a été mandé depuis dans la lettre dont vous m'avez fait passer l'extrait ne soit pas exactement la même chose, il y a pourtant de l'analogie et vous savez combien la calomnie se propage aisément, combien la plus absurde est accueillie sans examen, combien de simples oui-dire dans ce genre tiennent lieu de preuve. Vous devez concevoir l'intérêt que je mets à mes justes réclamations. N'est-il donc aucun moyen de faire imprimer ma lettre non en Suisse, mais à Paris<sup>6</sup>? Un court avertissement que je mettrais à la tête expliquerait pourquoi elle paraît aussi tard. Je ne veux rien faire sur cela que d'après votre avis, et je ne peux rien faire que par le secours des moyens<sup>7</sup> que vous auriez la bonté de me procurer. Je vous conjure donc de nouveau de vouloir bien me servir encore de guide et d'appui.

Depuis votre précédente lettre, ma petite colonie de Bremgarten s'est dispersée. Le fameux M. Corby<sup>8</sup>, dont on était si alarmé à Paris, est parti

<sup>4</sup> Cette lettre manque. Dans celles qui sont publiées ici l'orthographe et la ponctuation ont été rectifiées.

<sup>5</sup> Louis-Stanislas Fréron (1766 – 1802). Conventionnel, rédacteur du journal *L'Orateur du Peuple*, violent terroriste sous Robespierre et réactionnaire déchaîné après Thermidor. En décembre 1794, son journal avait accusé Montesquiou, encore sur la liste des émigrés, d'être une créature de Barras, le futur Directeur, et d'avoir fui en Suisse avec la caisse de son armée. Aux protestations de l'ex-général de l'armée du Midi, le colonel de Weiss avait joint une lettre où il insistait sur la popularité de Montesquiou en Suisse: « Qui l'oblige, nous oblige; qui l'offense, nous offense », disait-il. (Renseignement provenant des lettres du général de Montesquiou à Madame de Montolieu, aimablement communiqué par Mme Dorette Berthoud.)

<sup>6</sup> Cette lettre a été publiée à Paris, à l'imprimerie de Du Pont, en 1794, sous le titre: *Lettre de l'ex-général Montesquiou à l'«Orateur du peuple»* (Paris, Bibliothèque Nationale, 8°, Lb<sup>41</sup> 1494).

<sup>7</sup> S'agit-il d'argent? ou de lettres de recommandation? ou des deux?

<sup>8</sup> Le futur Louis-Philippe, duc d'Orléans depuis la mort de son père.

pour l'Amérique. M. de Montjoye<sup>9</sup> est allé se mettre à la tête d'un établissement de commerce à Brunswick et, pour ne pas demeurer dans une solitude totale, je vais m'établir à Zurich chez un de mes amis, M. le Baillif Hottin-guer<sup>10</sup>. C'est là que je vous prie de me faire l'honneur de m'adresser vos lettres.

J'ai le projet d'un voyage dans le Pays de Vaud vers la fin du mois prochain. Si vous êtes alors à Lucens, j'espère que vous me permettrez de vous y rendre mes hommages. Si vous n'y étiez pas, j'espère que j'aurai du moins l'honneur de vous rencontrer à Berne; mais j'aimerais bien mieux vous trouver chez vous et pouvoir vous consacrer une journée. Je voudrais, Monsieur le Colonel, être souvent à portée de vous donner des témoignages de l'attachement respectueux que je vous ai conservé et avec lequel j'ai l'honneur d'être v(otre) t(rès) h(umble) s(erviteur).

*A. Montesquiou*

## II

24 mars 1795

Monsieur le Baillif,

Vous aurez été importuné de deux lettres voisines l'une de l'autre, car j'ai eu l'honneur de vous écrire la semaine dernière et il semble que vous m'ayez deviné, car vous répondez à la consultation que j'avais pris la liberté de vous faire. J'ai à ajouter à ce que vous me conseillez que ma correspondance m'instruisait que Fréron est talonné dans ce moment-ci sur son silence, qu'il a reçu ma lettre, qu'il est honteux de ne pas l'avoir publiée depuis qu'il sait que d'autres la connaissent, et qu'on travaille sérieusement à me faire rappeler en France. Je viens d'y envoyer un petit mémoire, serré en raisonnement, sous le titre de «mémoire à consulter», au bas duquel je demande que l'on fasse mettre par un bon avocat une consultation en règle comme sur un procès qu'en effet je me trouve avoir avec la Convention<sup>11</sup>.

Je me trouve les coudées plus franches depuis que je suis sans compa-gnon<sup>12</sup> et, de manière ou d'autre, si, comme je le crois, il n'y a pas à Paris de bataille aristocratique<sup>13</sup>, je crois que je ne serai pas longtemps sans avoir la liberté d'y rentrer. Il n'y a que le quomodo sur lequel je ne suis pas indifférent.

J'ai reçu hier, en même temps que votre lettre, les nouveaux «mémoires» que vous avez bien voulu m'adresser et que l'auteur m'avait annoncés. Je

<sup>9</sup> Un des officiers de l'état-major de Dumouriez et qui avait déserté en même temps que lui; attaché auparavant à la maison du duc d'Orléans, Philippe-Egalité.

<sup>10</sup> Hans-Heinrich Hottinger (1734 – 1808), nommé pour la seconde fois en 1790 bailli des bailliages inférieurs. Oncle du banquier parisien Jean-Conrad, depuis baron Hottinger (1764 – 1841).

<sup>11</sup> A cause du décret d'accusation porté contre lui le 9 novembre 1792.

<sup>12</sup> Depuis le départ du jeune duc d'Orléans.

<sup>13</sup> Cette «bataille aristocratique» que Montesquiou semble redouter eut lieu le 13 vendémiaire An IV (4 octobre 1795) et fut une victoire des républicains.

les ai fait hocher<sup>14</sup> bien vite et je les ai commencés aujourd'hui. Je suis encore loin de la partie intéressante<sup>15</sup>.

Lanjuinais<sup>16</sup> est au nombre des rappelés, mais, soit qu'il ait été malade ou absent, son nom ne s'est pas trouvé parmi ceux des rentrés.

Je ne suis pour rien dans le discours de Vernier<sup>17</sup> sur les finances et, s'il m'avait consulté, il n'aurait pas donné son assentiment à des mesures qui ne peuvent avoir aucun bon résultat et qui, de plus, sont inexécutables. Il n'y a rien à faire en finance dans un pays où on va fabriquer de 4 à 500 millions de papier monnaie par mois pour payer les dépenses courantes. Il y a des préliminaires à un bon plan de restauration, mais il n'y a rien de bon à attendre de ces gens-ci.

Je suis fâché, et très fâché, que vous n'ayez pas été à portée de connaître l'intéressant jeune homme<sup>18</sup> dont vous me parlez. J'ai eu le bonheur de le sauver de la misère et du désespoir et je ne peux vous dire à quel point il est estimable. Si la fortune lui revient, il en sera digne. Si elle l'abandonne sans retour, il saura s'en passer.

Puisque vous êtes plus casanier que jamais, j'espère que vous mettrez bon au bas de la requête que j'avais l'honneur de vous présenter dans ma dernière lettre et que vous me permettrez d'être encore heureux un moment dans le palais que vous appelez votre rocher<sup>19</sup>. Je me fais une vraie fête d'avoir l'avantage de vous y revoir.

Agréez, Monsieur le Colonel, l'assurance de ma considération respectueuse.

A. P. Montesquiou

### III

Bussigny près Lausanne, ce 28 juin 1795.

Monsieur le Colonel de Weiss, Baillif de Moudon, en son château de Lucens

Monsieur le Baillif,

Je compte sous peu de jours profiter de vos bontés et je m'en fais une vraie fête. Vous m'avez promis de prolonger un peu mon hommage aller et retour. En conséquence, mon projet est d'arriver chez vous dans la soirée de mardi prochain et de vous consacrer la soirée entière de mercredi. Si je

<sup>14</sup> D'après LITTRÉ: Terme de couture = faire de petites entailles au bord d'une lisière.

<sup>15</sup> Les *Mémoires* de Dumouriez, datés de Hambourg 1794, semblent avoir été publiés en deux fois. La «partie intéressante» était celle où se trouve l'éloge de Montesquiou et de Rodolphe de Weiss. D'après GODET (*Madame de Charrière et ses amis*, II, p. 111), Madame de Charrière aurait lu les *Mémoires* en avril 1794.

<sup>16</sup> Jean-Denis Lanjuinais (1753 – 1827). Constituant et conventionnel breton; assimilé aux Girondins, il réussit à s'enfuir. Il rentra à Paris en 1795.

<sup>17</sup> Théodore Vernier. Constituant et conventionnel. Président de l'administration du département du Jura. Réfugié quelque temps à Zurich, il fut réintégré le 8 décembre 1794.

<sup>18</sup> Le duc d'Orléans.

<sup>19</sup> Le bailli de Moudon résidait au château de Lucens.

vous importunais, vous avez le temps de m'envoyer un contre-ordre. Mais j'espère plutôt que vous m'honorerez de la même bienveillance et que vous me recevrez comme un homme qui vous est dévoué et qui vous donne de tout son cœur, Monsieur le Colonel, des témoignages du plus inviolable attachement. Daignez en recevoir toutes les assurances.

#### IV

Paris, 3 février 1797 (V. S.)

Monsieur le Colonel de Weiss, Bailli de Moudon par Berne, à Lucens

Je ne vous croyais pas si ponctuel que vous l'avez été, Monsieur le Colonel, le jour de votre départ<sup>20</sup>. Je suis arrivé à votre porte une demi-heure après et j'ai été vraiment affligé de n'avoir pas eu l'honneur de vous voir encore une fois.

J'ai reçu depuis la marque d'attention et d'amitié que vous avez bien voulu me donner avant de partir. Je n'ai tardé à vous en remercier que pour vous laisser le temps d'arriver. Je suis très sensible à l'attention flatteuse que vous me témoignez et c'est de tout cœur que je vous assure que s'il y avait lieu à l'échange en question je n'hésiterais pas<sup>21</sup> et que je ferais bien volontiers toutes les cessions nécessaires. Mais je vous assure que vous me croyez bien plus riche que je ne le suis. Il est vrai aussi, et vous avez pu le voir, que je ne cherche pas à l'être et que ma grande fortune est dans la modération. Vous les<sup>22</sup> connaissez. Si vous avez quelques moyens de les seconder, je compterai toujours sur votre envie de m'obliger.

Recevez, Monsieur le Colonel, les sincères assurances de mon attachement respectueux.

---

<sup>20</sup> De Paris, où Rodolphe de Weiss, négociateur officieux, avait fait un long séjour. Son zèle diplomatique le poussa même alors jusqu'à Londres (Public Record Office, Papiers Chatham, vol. 147: Lettre de Francis d'Ivernois à Pitt du 21 janvier 1797).

<sup>21</sup> Je n'ai pu savoir de quel échange il s'agit.

<sup>22</sup> Ce «les» est inexplicable par la grammaire. Montesquiou fait sans doute allusion à ses projets. Faut-il alors voir ici quelque allusion à l'espoir qu'eut Montesquiou d'être nommé ambassadeur en Suisse lorsque Barthélemy devint membre du Directoire? On sait que le 18 Fructidor devait mettre fin à ce rêve.